

Le monde des arts

Heather Waddell, Jean-Loup Bourget and Diane Petit-Pas

Volume 29, Number 117, December 1984, January–February 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54189ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Waddell, H., Bourget, J.-L. & Petit-Pas, D. (1984). Le monde des arts. *Vie des arts*, 29(117), 12–16.

LE MONDE DES ARTS



1. Dante Gabriel ROSSETTI, *Monna Vanna*, 1866. Londres, Tate Gallery.

LETTRE DE LONDRES

Le Projet ontarien a été omniprésent à Londres tout au long de l'année 1984, en des lieux tels la AIR Gallery, la Photographer's Gallery et la Maison du Canada. L'exposition s'est rendue à la AIR Gallery juste au bon moment pour démontrer que cette galerie a non seulement fourni un espace d'exposition à des centaines d'artistes britanniques en difficulté, mais également à des artistes d'outre-mer, leur permettant de s'exprimer à travers une variété de moyens, que ce soit la vidéo, la peinture ou la sculpture. En effet, la Galerie AIR risque en ce moment de perdre sa subvention du Conseil des Arts, ce qui ferait craindre la fermeture éventuelle de ses portes. Malgré son emplacement, à l'écart des autres galeries, elle offre aux artistes, depuis des années, en plus d'un espace d'exposition, les services des Studios Space et un atelier à l'usage des artistes internationaux.

Nancy Durrell McKenna a exposé ses photographies de l'Afrique du Sud noire. Ses images en noir et blanc des Bantoustans et du Lesotho sont humaines, averties et témoignent de sa sympathie, tout en évitant une prise de position politique excessive. Nancy a habité illégalement dans un village où, grâce à l'aide de Gogo, un vieux Zoulou de 78 ans, chez qui elle vivait, elle a pu photographier les personnages locaux. Son exposition, qui coïncidait avec la parution de son livre *Sawubana*, s'est déroulée d'abord à la Photographer's Gallery, puis s'est déplacée au Théâtre National. *Sawubana* s'ouvre sur l'image de l'Africain fier, en costume tribal, puis nous transporte vers les mines de charbon, des contrées de la tuberculose et de la lèpre. Son approche est humaine et admirative d'une vie de dur labeur et d'endurance. D'origine montréalaise, Nancy est arrivée en Angleterre en 1974 et, depuis quelques années, elle obtient un franc succès. Elle s'est ménagée la faveur des magazines nationaux et des journaux, sans compter les commandes d'illustrations de plusieurs livres à succès. Notons à cet égard qu'elle est l'auteur des photographies du livre controversé *Woman's Experience of Sex*, de Sheila Kitzinger, et qu'elle a également à son actif les photographies d'un autre livre, *Twins*.

Au cours des mois d'été, l'Holographie Canadienne a visité la Maison du Canada, avant de se rendre en Belgique, pour enfin revenir à Milton Keynes et à Aberdeen, en 1985. Notons que les Londoniens portent beaucoup d'intérêt à l'holographie. A cet égard, la Light Fantastic Gallery of Holography, à Covent Garden, se tient au fait des tout derniers développements dans ce domaine; signalons également l'intérêt renouvelé du Musée des Sciences envers ce moyen d'expression. L'exposition canadienne fut incontestablement très populaire. La Galerie Interference Hologram, de Toronto, comptera certainement parmi les points d'arrêt favoris des prochains artistes britanniques en visite au Canada. Cependant, bien que les hologrammes de Michael Sowdon fussent remarquables, plusieurs autres semblaient, au regard du néophyte, insignifiants, comme enduits d'une couche sirupeuse de technologie imposante. En effet, quel que soit le déguisement, le grand art ressort toujours, en dépit du moyen et, selon moi, le danger réside dans la manie de la nouvelle technologie.

De concert avec le supplément en couleur du *Sunday Telegraph*, Michael Shepherd a demandé à dix galeries de l'Ouest de Londres de choisir parmi leurs poulains un jeune artiste qui, selon elles, était susceptible de devenir un artiste britannique d'importance dans les années 1990. La Paten Gallery, à Covent Garden, a exposé les œuvres des artistes choisis, et le journal s'est interrogé sur les raisons des choix arrêtés. Ainsi, Nigel Greenwood a choisi l'artiste en vogue Christopher Lebrun; Paton, John Monks; Nicola Jacobs, Simon Edmondson (un artiste prometteur); Lisson, Julian Opie (de renommée internationale); Ian Birksted, Michael Porter (ex-artiste en résidence à la Galerie Nationale); Edward Totah, Alexis Hunter; Brompton, David Begbie; Blond Fine Art, Eileen Cooper (également prometteuse); Bernard Jacobson, Michal Heindorff; Anne Berthoud, Robert Mason. L'exposition a remporté beaucoup de succès, et l'avenir dira si les prédictions des galeries se concrétiseront. Notons cependant que les peintures de Christopher Lebrun semblent déjà avoir acquis une réputation internationale solide.

2. Auguste RENOIR

Les Demoiselles Cahen d'Anvers, 1881. 119cm x 74.

São Paulo, Museu de Arte. (Phot. Museu de Arte de São Paulo)





3. *Party Game*
Ballet de Michael Corder.

La Galerie Anthony D'Offay, près de Bond Street, se tient toujours au fait des plus récents mouvements artistiques de la scène nationale et internationale. Pourtant, l'ardeur avec laquelle ses directeurs suivent cette voie ne va pas toujours sans soulever quelques problèmes. Ainsi, l'Anglais Lucien Freud, peintre figuratif renommé, s'est rendu à la galerie, le dernier jour de l'exposition qui lui était consacrée, pour constater que l'on avait déjà décroché ses œuvres, au profit des populaires Trans-avant-gardistes italiens. Sous le coup de la colère, Freud a décidé de se retirer pour de bon de l'écurie D'Offay. Il est à souhaiter que l'artiste néo-zélandais Boyd Webb n'ait pas subi le même sort, mais notons à cet égard que les *Scènes et Chansons* de Webb s'insèrent beaucoup mieux dans le cadre de cette galerie à la mode. Avec le dessein spécifique de les photographier, Boyd Webb a conçu huit œuvres nouvelles, dont le produit final se présente sous la forme d'une série d'immenses photographies. Surréelles et froides, elles semblent au premier abord prétentieuses, pour aussitôt se montrer fascinantes et finalement attirer le spectateur dans le monde fantastique de l'artiste.

Sur le plan historique, Londres a la chance de compter nombre de musées et autant de conservateurs hors pair assurant aux Londoniens l'accès aux expositions de premier plan. Vers la fin de 1984, l'Académie Royale a monté une exposition majeure des Peintres hollandais, dont certaines œuvres de Vermeer et de De Hooch. La Galerie Nationale, pour sa part, a rassemblé une exposition d'envergure de peinture danoise, la Galerie du Conseil des Arts de Hayward a mis sur pied une exposition Matisse, et, en janvier 1985, l'on pourra y voir une exposition Renoir. Plus tôt en 1984, l'exposition sur l'Orientalisme, de Delacroix à Matisse, a attiré un nombreux public à l'Académie Royale. Bien que l'Angleterre soit reconnue pour son attitude distante envers les choses sexuelles, le public s'est précipité pour admirer les tableaux exotiques et richement colorés de chasses aux lions, de bains turcs, de la vie de harem, de hordes sauvages et de femmes orientales lascives, vêtues de tissus exotiques et parées de bijoux. D'une certaine façon, l'exposition fut cependant décevante. En effet, l'on pouvait y compter un grand nombre de tableaux inconnus de peintres britanniques, alors que certaines œuvres capitales de Delacroix et de Matisse, exécutées à cette époque, en étaient absentes.

La Galerie Tate a tenu une autre exposition majeure sur les Préraphaélites, exposition qui remporta également un franc succès. Tout écolier anglais aura vu au moins une reproduction d'une œuvre dramatique de l'époque préraphaélite. Exécutées vers la fin des années 1800, au faite de l'ère victorienne, ces toiles débordent du désir de s'évader de la vie quotidienne de l'époque. La Fraternité préraphaélite comptait parmi ses membres Dante Gabriel Rossetti, William Holman Hunt, Ford Madox Brown et John Everett Millais. Ceux-ci s'inspiraient de thèmes sociaux comme la position de la femme dans la société victorienne, le besoin d'émigrer (*The Last of England*, de Ford Madox Brown) et le changement de la société, de la vie rurale à la vie urbaine.

Au cœur de la ville, la Barbican Art Gallery mérite une halte. Elle expose en permanence des œuvres appartenant à la Ville de Londres; elle tient également des expositions temporaires au Niveau 8 et au rez-de-chaussée. Ainsi, elle accueillait récemment *Portraits of a Country*, une sélection de tableaux d'une collection brésilienne privée. Cette exposition ne constitue sûrement pas l'un des choix les plus heureux de la Galerie. Nous en retiendrons que le Brésil semble récolter «énormément de café», comme le dit la chanson, mais qu'il compte également énormément de peintres qui plagient les artistes américains et européens. L'exposition a pour effet de donner un point de vue négatif de la peinture brésilienne, ce qui n'est pas, j'en suis certaine, le reflet de la réalité. Une exposition d'artistes brésiliens contemporains aurait sans aucun doute suscité plus d'intérêt. A Londres, l'art sud-américain est peu connu, contrairement à New-York et à l'Amérique du Nord, où les liens hispaniques favorisent l'échange d'expositions.

Depuis quelques années, la Royal Opera House, à Covent Garden, confiée à des artistes britanniques la conception des décors des nouveaux ballets et opéras. C'est ainsi que Deanna Petherbridge a conçu récemment les décors de *A Broken Set of Rules*, et Patrick Caulfield, ceux de *Party Game*. L'intérêt suscité par les décors pleins de couleur de David Hockney, produits pour le Metropolitan Opera de New-York et pour Covent Garden, a suscité un regain d'intérêt pour ce domaine et ouvert de nouveaux horizons aux artistes contemporains. Les décors de Deanna Petherbridge, de circonstance au cours de la période des Jeux olympiques de 1984, se composaient de colonnes grecques élancées et d'un point central formé d'une structure métallique tourbillonnante qui servait d'appui aux danseurs qui évoluaient au son de la musique dramatique saisissante de Michael Nyman. *A Broken Set of Rules*, dont la chorégraphie est de Ashley Page et la musique de Michael Nyman, évoque chez moi certaines scènes du Ballet Rambert où les couleurs de l'éclairage et les décors sont utilisés pour créer des effets dynamiques qui transportent l'auditoire.

L'Olympus Gallery, près d'Oxford Circus, a accueilli l'une des expositions de photographies les plus agréables de l'année, à l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de naissance de Jacques-Henri Lartigue. Le photographe lui-même faisait partie de la fête, toujours souriant et flirtant avec les dames de son entourage. Cinquante photographies du sujet favori de Lartigue, *Les Femmes*, montraient celles-ci dans un paysage français de Paris et du sud de la France, sous la lumière du soleil d'été. Florette, Renée, Danielle Darrieux, Grace Kelly, le jour de son mariage, et Nastassia Kinski, lors du tournage de *Tess of the D'Urbervilles*, étaient toutes de la partie, en tirages noir et blanc, techniquement irréprochables. Lartigue est un grand maître de la photographie, en comparaison, par exemple, d'un photographe comme Axel Poignant, dont la rétrospective avait lieu au même moment à la New South Wales Gallery, dans le Strand. Ses scènes représentant les aborigènes et la vie australienne semblaient insignifiantes et mal tirées, en comparaison du travail de Lartigue.

Le Musée Victoria and Albert possède une grande collection de photographies, exposées dans la nouvelle aile Henri Cole, et, au cours des mois d'été, l'exposition *The Golden Age of Photography* nous a donné l'occasion d'admirer un plus grand nombre de ces œuvres. Les images de Julia Margaret Cameron sont bien connues, mais pas autant, cependant, que les tirages sur platine de Paul Martin, qui sont les précurseurs des instantanés d'aujourd'hui. S'étendant des années 1839 à 1900, les photographies montraient des scènes de l'époque victorienne et soulignaient l'évolution des techniques au cours des ans.



4. Boyd WEBB
Installation-performance.



5

5. Nancy DURRELL McKENNA
Zulu Women (Extrait du livre *Sawubona*).

6. Jacques-Henri LARTIGUE
Paris, Renée. 1931.
Photographie en noir et blanc.



6

Si vous visitez la Grande-Bretagne, un détour par le nord de l'Écosse s'impose, en particulier par Glasgow et Edimbourg. A Glasgow, la fameuse Collection Burrell est maintenant accessible au public. Un magnifique édifice tout neuf, construit dans un site boisé aux abords de la ville, abrite cette vaste collection d'art et d'objets achetés par sir William Burrell, un magnat de la marine, au cours du siècle dernier. Une visite s'impose également au Hunterian Museum, situé près de l'Université de Glasgow. Ce musée contient la plus grande collection de tableaux, de dessins et de gravures de Whistler, après celle de Washington. Il abrite aussi la reproduction de la maison de Charles Renie McKintosh, à l'intérieur lilas et blanc, et renferme un mobilier et des installations de lumières uniques. McKintosh était non seulement un architecte renommé (on lui doit la Glasgow Art School et nombre d'autres édifices en Écosse), mais aussi un maître du mobilier, de l'orfèvrerie et de l'aquarelle.

A Edimbourg, la Galerie Nationale d'Art Moderne de l'Écosse a ouvert ses portes, dans Belford Road. On peut enfin admirer la collection dans un environnement spacieux, bien que l'emplacement qu'elle occupait précédemment au Jardin botanique reste difficile à égaler. Les 369 galeries de High Street méritent également une visite, où l'on pourra voir à l'œuvre les peintres figuratifs écossais contemporains. Signa-lons, de plus, la Stills Gallery of Photography et la résidence du joyeux Richard Demarco, sur Jeffery Street. Demarco s'active toujours à l'occasion du Festival d'Édimbourg, qui a lieu de la mi-août à la mi-sep-tembre. Cette année, le thème du festival était Demarcation 1984, consacré aux arts et à l'environnement humain, et prévoyant des discussions dans le cadre des expositions et des événements du festival. Notons enfin que les ruelles et les rues tortueuses et montueuses, ex-posées aux quatre vents, sont caractéristiques de la ville d'Edimbourg. En Écosse, l'art se porte très bien et offre un contraste intéressant avec le Londres cosmopolite. Les attaches du passé avec la France sont vi-sibles dans la peinture écossaise, et, historiquement, les couleurs n'of-frent aucune ressemblance avec les bruns et les gris ternes souvent utilisés par les peintres anglais, comme on pourra le vérifier lors d'une visite à la Galerie Tate. Les coloristes écossais, Cadell et Hunter, utili-saient, selon la tradition celtique, des couleurs plus lyriques comme le turquoise, le rose, le bleu pâle, et le vert de mer.

Heather WADELL

(Traduction de Diane Petit-Pas)

LETTRE D'OCCITANIE

Chaque année, vers la fin du printemps, la cigale occitane secoue sa longue léthargie et se met à chanter pour les touristes. A ces pèlerins des temps modernes, plus impatients de parvenir sur la Costa Brava qu'à Compostelle, le Midi toulousain offre son charme facile et familier, borde ses autoroutes d'odorants genêts et forsythias, multiplie, dans ses monuments historiques, les animations et les présentations d'art contemporain. Les paysans de la région, grosse productrice de vin, de fruits et de légumes, voient d'un mauvais œil l'inéluctable entrée prochaine de l'Espagne dans la Communauté Européenne. Cela n'empêche pas ces provinces situées au pied des Pyrénées de se sentir liées à l'Espagne non seulement par l'histoire ancienne, par une commune filiation romaine, mais aussi par l'histoire contemporaine, par la République exilée, et encore par l'accent, la terre et le soleil. Comme l'Espagne du Nord à la culture française, l'Occitanie s'est toujours montrée réceptive aux créations d'outre-Pyrénées, et 1984 ne fait pas exception.

A Toulouse, dès avril-mai, la saison a commencé par *l'Art espagnol actuel*!. Due à l'initiative d'Alain Mousseigne, financée par l'Association Française d'Action Artistique, l'exposition reflétait les choix du critique Ramón Tío Bellido. Aussi avait-elle, contrairement à tant de manifestations que patronnent les ministères et que caractérise l'éclectisme, le mérite peut-être austère de la cohérence et de la rigueur. On recoupe ici les positions de la Revue *Axe-Sud* et de la Galerie Axe Art Actuel: réaction spontanéiste contre l'art conceptuel, goût d'un lyrisme barbare, néo-expressionnisme ou simplement néo-fauvisme exaltant la couleur, l'imagerie animale, le grand format, et affectant de mépriser tout à la fois le calcul, l'intellect et la forme soignée. Les références sont Schnabel, mais aussi Philip Guston. Cet idiome commun est celui que parlent au-

jourd'hui, avec des nuances importantes, Miquel Barceló, José Manuel Broto, Vicky Civera, Xavier Grau, José María Sicilia. Barceló a l'étoffe et l'estomac d'un peintre. Sa *Bibliothèque*, où les œuvres de Poe figurent au premier plan, n'interdit certes pas le retour d'un refoulé intellectuel; sa *Soupe française*, fouettée de paquets de gitanes bleues, aborde le grand format par le clin d'œil et la dérision, tandis que son *Salomon* prouve, dans la violence gestuelle de sa composition, que Barceló a mé-dité la leçon du Caravage...

On apprécie, par ailleurs, les inventions méditatives, poétiques, de Ferrán García Sevilla; et les toiles sombres, méditatives, *Calme bloc ci-bas chu d'un désastre obscur*, de Gerardo Delgado.

Témoignant de la curiosité à l'égard du futur partenaire, cette exposition circule dans toute la France.

Dans l'Espagne contemporaine, même éclatée, même recentrée sur Madrid, la Catalogne continue à jouer un rôle décisif. Sur les qua-torze artistes choisis par Tío Bellido, la moitié très précisément vivent ou ont vécu à Barcelone. Et, parallèlement aux autorités madrilènes, la Généralité (gouvernement autonome) de Catalogne poursuit son action, tout particulièrement à l'intention des cousins occitans et d'abord des *Nord-Catalans* de Perpignan et du Roussillon, ces frères sé-parés depuis leur annexion par Louis XIV. Cette année, son ambassa-deur (au moins officiels) est Josep Grau-Garriga, un Catalan *universal*, enfant de Gaudí, de Picasso et de Miró, contemporain de Tàpies. Parti de Lurçat, Grau-Garriga a bouleversé la tapisserie en mariant - admirablement - les techniques de l'artisanat traditionnel et le lan-gage de l'art contemporain. C'est par là aussi qu'il est Catalan: sens pratique, attachement au terroir; mais encore: connaissance du symbole.



7. DADO
Sans titre, 1982.
Collage de couleur.
Coll. Katz.
(Phot. Domingo Djuric)

8. GRAU-GARRIGA
Tapisserie, 1976.
(Phot. Jacques Barde)

9. Bengt LINDSTRÖM.

En effet, il est fréquent que ses tapisseries déploient les bandes rouges et jaunes – sang et or – de la *senyera*, le drapeau catalan, et qu'elles incorporent les faucilles des *Segadors*, ces *faucheurs* révoltés contre le roi d'Espagne au 17^e siècle. Multipliée, la faucille servait de motif de base au plus spectaculaire environnement de Grau-Garriga, celui de la place Saint-Jacques à Barcelone, à l'heure de l'autonomie recouvrée (1979). Depuis, il a investi de multiples lieux – comme la Cité de Carcassonne – et aujourd'hui le Castillet de Perpignan, symbole de l'identité catalane de la ville, puisque ce fortin de brique abrite la Casa Pairal, la *maison paternelle*, musée des arts et traditions populaires.

Tout en s'apparentant aux empaquetages contemporains d'un Christo, la démarche renoue surtout avec celle, immémoriale, des civilisations de la laine teinte, des Bédouins, des tentes et des pompons: c'est un folklore nomade qui renaît sous nos yeux, et, en ce sens, Christian Delacampagne n'a pas tort de gloser sur tissage et métissage. Chez Grau-Garriga, comme chez nombre d'autres Catalans universels, la Catalogne assume sa part primitive, sa part *africaine* trop souvent niée pour des raisons qui ont peu à voir avec l'art. D'autant que ce primitivisme est susceptible d'un grand raffinement, ses brillants fils de soie multicolore dessinant une route qui, de l'Orient et de Marco Polo, mène au surréalisme (voir l'*Autoportrait d'avril*). En libérant la tapisserie du carton, Grau-Garriga l'a, paradoxalement, réintégrée dans l'espace de la peinture.

Au Musée Ingres, à Montauban, un artiste venu – il y a longtemps – de l'Est, le Yougoslave Dado, avait lui aussi investi l'espace, mais de manière diamétralement opposée à Grau-Garriga arrimant d'aériennes cordes au sommet du Castillet: pour pénétrer dans l'environnement de Dado, il fallait s'enfoncer dans d'humides souterrains, jusqu'à la vaste salle médiévale dite du Prince noir. Rituel approprié que cette descente aux Enfers d'une tradition fantastique – celle de Bosch et de Grandville – qui fait bon ménage avec l'humour et qui dénote, me semble-t-il, chez ce Yougoslave fixé près de Paris, des affinités nettement anglo-saxonnes: le *nonsense* de Lewis Carroll, les délires minutieux de Richard Dadd, les fantaisies féeriques d'Arthur Rackham, ne sont pas loin, ni parfois – mais plus rarement – la vision tragique de Bacon.

Un fantastique d'une autre espèce s'incarne dans la matière picturale: celui du Suédois Bengt Lindström, auquel Patrick Collot livrait, cette année, les princières Tours narbonnaises de Carcassonne. S'il est permis d'évoquer, à propos de Dado, les drôleries du Moyen-Âge, les étreintes démoniaques que peint Lindström s'apparentent clairement à certains morceaux de sculpture romane, à Moissac ou à Souillac. Une ressemblance superficielle avec Appel ne saurait tromper: ces visages dessinés au tube, ces yeux effarés, ces gueules carnassières, criant leur

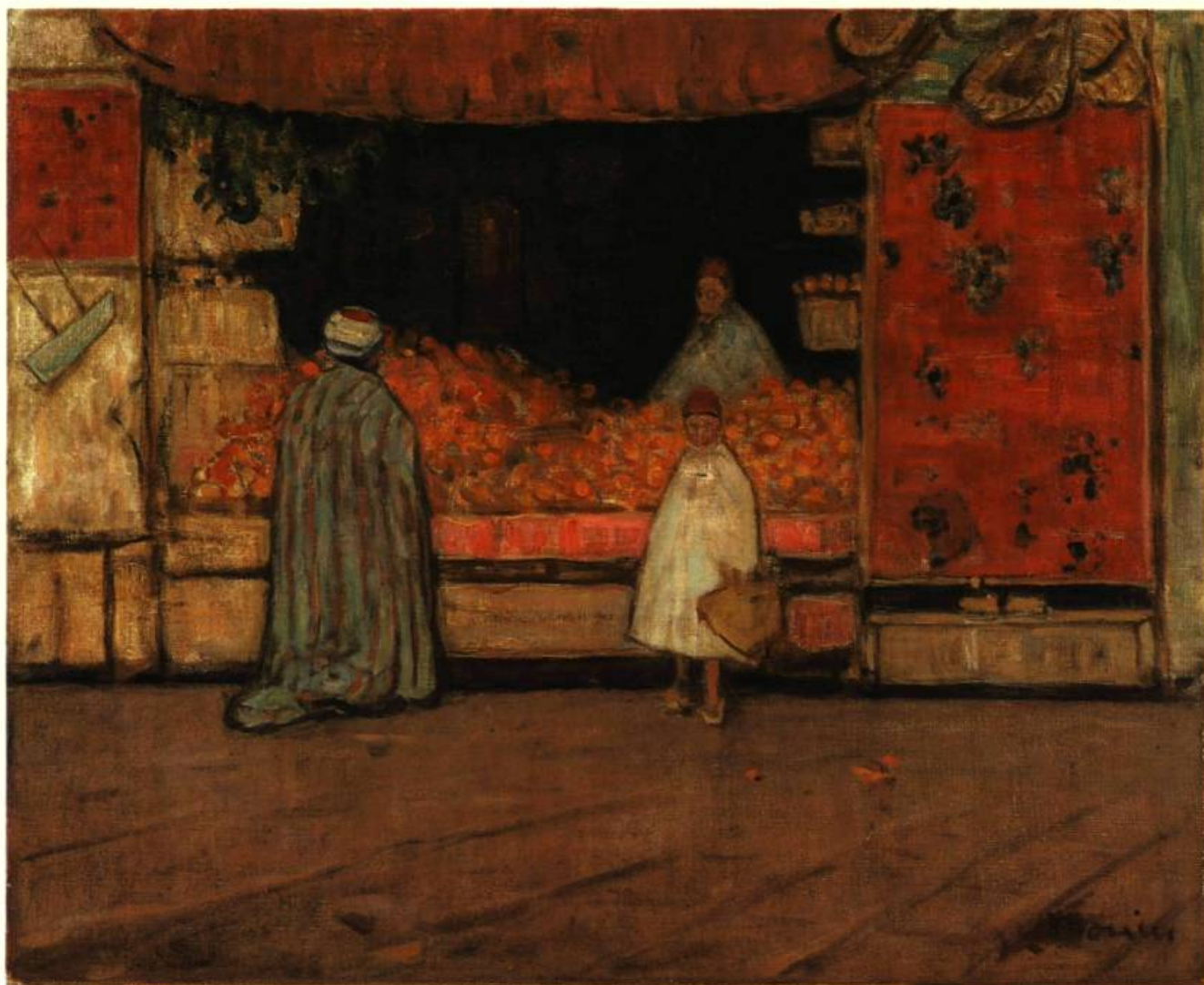
angoisse en couleurs vives et parfois tendres (quelques mélanges de blanc et de rose ont le goût même des fraises à la crème), nous conduisent sans doute possible jusqu'à la Scandinavie de Munch et de Bergman, du *Cri* et du *Septième sceau*. Purement picturale, la Danse macabre de Lindström est – contrairement à celle de Dado – dépourvue tant d'humour que de pittoresque.

La saison se clôt, comme elle a commencé, grâce à Alain Mousseigne, qui présente aux Jacobins de Toulouse² les chefs-d'œuvre du Musée National d'Art Moderne (Beaubourg): quarante pièces capitales, de 1915 à 1950, de Malévitch à Matisse... Mousseigne, qui a quitté le Musée des Augustins pour se consacrer à la préfiguration d'un Musée d'art contemporain à Toulouse, souhaite ainsi sensibiliser un public qui jusqu'ici a surtout subi les assauts combinés du commerce et du mauvais goût (Dalí). Pour surmonter les obstacles multiples qui se dressent sur son chemin, il aura besoin de toute sa belle énergie de cadet de Gascogne habitué à escalader les côtes. Souhaitons-lui bon vent!

1. Toulouse, Avril-Mai 1984; Fontevrault, Juillet-Septembre, 1984; Strasbourg, Septembre-Novembre, 1984; Nice, Février-Mars 1985.
2. Septembre-Décembre 1984.

Jean-Loup BOURGET





James Wilson MORRICE
Marché aux fruits, Tanger, v. 1911-1913.
Huile sur toile; 50 cm x 60.

VIE DES ARTS

OFFRE SES

MEILLEURS

VOEUX A TOUS

SES LECTEURS
